

**DORINE
BERTRAND**

**LA PREUVE
PAR NEUF**

LE DILETTANTE

Extrait de la publication

Dorine Bertrand

La Preuve par neuf

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Stéphanie Roujol
© le dilettante, 2005.
ISBN 978-2-84263-322-6

Au voisin du dessus

39,6

Ça devait finir par arriver. Dans moins d'une heure, je serai au milieu de ma vie. À 5 h 35 pile j'aurai trente-neuf ans et demi. C'est un anniversaire que j'ai décidé de passer seul parce que personne ne comprendrait. Pourtant, le milieu de sa vie, ça arrive à tout le monde à un moment donné.

J'attends sur mon canapé, en face de l'horloge de la cuisine que j'ai déplacée et réglée précisément pour l'événement. Je ne me suis pas mis en pyjama. Depuis dix ans que je me torture avec ça, je sais que je ne dormirai pas. Il est hors de question qu'à mon insu je bascule de l'autre côté, en pleine descente dans le décor. Je veux la sentir en temps réel, ma vie qui croît une dernière fois, qui s'arrête un instant en équilibre

parfait sur son 39,6, puis qui chute, passant irrémédiablement de l'autre côté. Cette nuit j'atteins le sommet. De la connerie diront certains.

Ce n'est pas de ma faute. C'est arrivé l'année de mes trente ans, à cause d'un réflexe professionnel idiot. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais seul à mon bureau, la nuit tombait, j'attendais un chiffre pour poursuivre le bilan provisionnel d'une société. J'étais pressé d'en finir, non pas que j'aie quelqu'un à retrouver comme certains, simplement parce que je déteste être interrompu dans mes calculs. Un calcul, ça ne supporte aucun contretemps. Ça demande une infinie concentration et une maîtrise totale.

Donc j'attendais mon chiffre, je ne savais plus quoi faire pour ne pas m'impatienter, les crayons étaient dans leur pot, le courrier classé, la page du calendrier tournée, l'ordinateur en veille, il n'y avait plus rien à ranger sauf le dossier de cette société, rien à éteindre sauf ma calculette et la radio qui diffusait France-Info en boucle. À un moment j'ai tendu l'oreille parce que ça parlait de chiffres mais ce n'était pas la Bourse comme je croyais, il s'agissait

d'espérance de vie, comme quoi nous les hommes on allait vivre jusqu'à soixante-dix-neuf ans et que notre espérance de vie allait augmenter d'un an tous les quatre ans.

Et là, bêtement, ma main s'est mise à s'agiter sur ma calculette. En moins de deux j'ai calculé mon espérance de vie personnalisée et un quart de seconde plus tard, je savais que le milieu de ma vie se situerait à trente-neuf ans et demi exactement. 39,6.

Je n'ai jamais oublié ce nombre. Ce jour-là il s'est inscrit dans mon esprit aussi sûrement que ma date de naissance. Le problème, c'est que j'ai commencé à y penser n'importe quand. De plus en plus souvent. À en devenir malade.

Si j'avais su que les chiffres me trahiraient un jour. Mes meilleurs amis, ceux que je manipule depuis toujours, ceux sur qui j'ai toujours pu compter. Le boulier dans mon berceau, mes petits doigts devant moi, compter tout haut compter tout bas, copier les numéros, résoudre les problèmes vingt sur vingt, trouver les valeurs des inconnues, vérifier les équations, tracer des fonctions, calculer à l'infini, étudier les écritures comptables, appliquer les formules

sur le grand livre de comptes et subitement ce 39,6 qui se retourne contre moi.

Les règles du jeu m'ont échappé là où ça faisait le plus mal : au travail. Chaque fois que je tombais sur un 39,6 je perdais le fil de mes calculs et je devais tout reprendre et je butais encore sur le même 39,6 et encore et encore, jusqu'à me retrouver complètement exténué. Je réalisais que j'étais censé vivre mes plus belles années et que j'étais en train de tout rater.

Je n'avais plus aucun rendement. Les dossiers s'additionnaient sur mon bureau. Je passais mon temps à buter sur des 39,6 et à recommencer mes calculs à zéro. À force je me suis demandé si ce n'était pas ma vie que je devais recommencer. J'étais prêt à changer de métier. Si près de l'échéance et dans un tel état, ce n'était pas le moment de faire la fine bouche. J'ai lâché en plein mois de décembre les bilans de fin d'année pour entreprendre un bilan de compétence. J'ai passé les tests. Le résultat a été concluant.

– Vous, s'est exclamée la quadra en pointant un doigt triomphant sur moi. Vous êtes fait pour être comptable !

– Mais je le suis déjà, j’ai répondu.

– Eh bien continuez, vous êtes sur la bonne voie.

Alors j’ai continué. Grâce au petit jeune que mon supérieur a recruté pour me soulager des bilans en retard. Il est resté à mon service. Au service des dossiers contaminés. Dès que je me heurte à un 39,6, je lui refile le bébé pour qu’il l’achève. Il faut bien vivre.

J’avais assez de soirées et de week-ends pour décompter les années qui me restaient. Pour anticiper le milieu de ma vie. Pour chercher en vain la solution d’un problème insoluble.

Insoluble car : après trente-neuf ans et demi passés à apprendre à vivre, on n’a pas d’autre choix que de s’embarquer pour trente-neuf ans et demi à accepter d’aller mourir sans savoir pourquoi.

C’est comme ça.

On pourra dire que j’ai vu la fin venir de loin. J’ai gravi en toute lucidité la courbe ascendante de ma vie. Je montais, je montais et je savais qu’en haut, il n’y aurait plus d’espoir à avoir. Il n’y a qu’à s’asseoir et à se laisser glisser dans les regrets.

J'ai un nombre incalculable de choses à regretter. Je ne serai jamais cosmonaute, sportif de haut niveau, musicien, médecin. Je ne serai même pas un grand mathématicien. Je n'apprendrai jamais le russe, l'espagnol et l'allemand. Si toutefois je me mettais à l'une de ces langues, je ne deviendrais jamais bilingue. De toute façon je n'apprendrai plus rien. Je serai trop concentré à ne pas oublier ce dont je me souviens. Je ne me rappelle déjà plus qui est Georges Cuvier tout en sachant que c'est quelqu'un d'incontournable. Il y a des mots comme « entéléchie » que je chercherai dans le dictionnaire toute ma vie et je ne lirai jamais ce crétin de Nietzsche. Ce ne sera pas faute d'avoir essayé. C'est pour ainsi dire mon livre de chevet. Depuis des années je l'ouvre et je lis : « Ne pas désirer des faveurs des félicités lointaines, mais vivre de façon à désirer vivre à nouveau de la même façon, tout au long de l'éternité. » Et je m'endors immédiatement.

Je n'ai jamais passé de nuits blanches à m'éclater. Je ne sais pas ce que veut dire s'éclater. Il aurait fallu que je profite de ma jeunesse. Je n'ai pas fait la fête. Je n'ai pas d'amis d'enfance. Je ne ferai jamais le tour du monde. Je

ne m'envolerais pas vers d'autres continents. Je n'ai même pas pris le train pour demander à mon père de me raconter sa vie avant qu'il soit trop tard. Je n'ai pas arrêté de fumer. Je ne me suis pas occupé de ma calvitie. Je ne me suis pas mis au sport. J'ai raté des dizaines d'expositions, de films et de concerts inoubliables. Je n'ai pas investi dans l'immobilier au bon moment. Je n'ai pas conçu de logiciel de comptabilité auquel donner mon nom et en attendant, je n'ai donné mon nom à personne. Je ne suis pas marié. Je n'ai pas d'enfants. À l'heure qu'il est je devrais déjà avoir un enfant. Si j'étais une femme, j'aurais eu un enfant avec n'importe quel homme, très vite, à trente ans. Avec un enfant, j'aurais oublié de décompter les années. Je lui aurais appris à vivre et j'aurais oublié que je vais mourir. Je lui aurais fait faire ce dont je ne suis pas capable. Et ce serait comme si j'y étais arrivé.

Si au moins j'étais marié. Je compte onze relations à mon actif. Qui se sont toutes soldées par un échec. J'ai enregistré des pertes sèches. Je suis «trop renfermé». Je suis «trop immature». Je suis «trop prévisible». Et encore,

« quand je suis là ». Je n'ai jamais eu de relations stables. Ni même de passion dévorante comme dans *Basic Instinct*. De toute façon, je ne pourrai plus jamais faire l'amour deux fois de suite à une femme. Sans compter que j'ai déjà quelques faiblesses sexuelles qui ne laissent rien présager de bon pour la suite.

Peut-être que je me suis trop masturbé. Je me suis masturbé à chaque fois que je pouvais. À me vider la cervelle. Pour arrêter le temps. L'année dernière j'y ai gagné deux tennis-elbows. Et beaucoup de congés maladie pour invalidité. Je n'en ai rien fait. Je n'ai rien rattrapé. J'ai gâché toutes les occasions. L'apogée de ma vie sera marqué d'une crise existentielle, la preuve par neuf que je ne suis pas accompli.

Il n'y a plus rien à faire. La trotteuse avance sur le cadran. Je ferme les yeux et je l'entends, je la casserais que mon cœur prendrait le relais. Je suis mal barré. Surtout que je n'ai pas la foi. Pourquoi je n'ai pas la foi? Descartes croyait en Dieu, pourquoi pas moi?

«Je pense, donc je suis». Je suis maintenant. Maintenant, je peux encore me dire que ce n'est pas tout de suite. Comme cet après-midi dans le bus. J'ai examiné les passagers en me demandant quel âge ils pouvaient bien avoir. La population me semblait strictement divisée en deux. Ceux d'avant le milieu de leur vie et ceux d'après. Et elle était réellement divisée. Les jeunes ne regardaient pas les vieux et les vieux ne regardaient pas les jeunes. Ils se regardaient entre eux et moi j'essayais en vain de trouver un homme qui soit au même stade que moi. Mon regard s'est arrêté sur un adolescent, un de ces jeunes fous qui se croient immortels. Il avait le nez en l'air, les cheveux en arrière et les manches retroussées. Je me suis dit pour me rassurer que j'étais encore dans son camp, le camp des entrepreneurs. J'ai regardé ma montre. Il était 18 h 30. Je n'en avais plus que pour quelques heures. Il était trop tard pour entreprendre quoi que ce soit. J'ai cherché à me consoler dans le camp des hommes en faillite. Mon regard s'est arrêté sur le plus vieillard des vieillards. Il avait la goutte au nez, les cheveux poussiéreux et ses bras tombaient sur ses genoux comme des branches d'arbre

cassées. J'ai pensé que je savais à quoi m'attendre.

Je sais à quoi m'attendre. Je sais ce qui va se passer. Je connais des hommes en faillite qui en parlent sans réfléchir. Ils disent : ça va de plus en plus vite. Ils disent : ce n'est plus de mon âge. Ils disent : quand j'étais jeune. Ils disent : de mon temps. Ils disent : ils ne savent pas la chance qu'ils ont. Ils disent : c'est la vie. Puis ils boivent un whisky sans glace.

Moi je vois les choses en face. Il est 5 h 34. Dans cinquante-cinq secondes trente-neuf ans et demi. Le milieu de sa vie, ça n'arrive qu'une fois. Et ça dure une seconde. Après cette seconde-là, je ne pourrai plus dire « ma vie ». Il n'y aura plus que « le reste de ma vie ». Quand j'y pense, et j'y pense toutes les secondes, je sens très bien ce qui va se passer, s'étirer sur des années qui au fur et à mesure me paraîtront des mois, puis les mois des semaines, les semaines des jours et les jours des minutes et les minutes des secondes. Les rides me découperont en morceaux, mes os s'effriteront comme du calcaire, mes organes tomberont

malades les uns après les autres, mes articulations craqueront, j'aurai l'odeur aigre du vomi de bébé, mon cerveau balbutiera, je ne serai plus capable d'aligner deux chiffres, mes cheveux blanchiront de peur, ma vie ratée me montera sans cesse aux yeux, dans le bus je chercherai toujours du regard un pire que moi pour me consoler et puis un jour je n'en trouverai plus, on aura pris mes yeux, mes oreilles, mon nez, ma bouche et pour finir on aura ma peau.

Testament

Le suicide, c'était la seule révolution possible. L'autre n'aura pas lieu, il y a trop de chiens pour garder les moutons et trop de moutons consentants. On est tous tombés d'accord là-dessus le jour de l'enterrement de Mickey. Il avait sauté du trente-sixième étage de sa tour. Devant son cercueil, les gens de sa famille qui avaient préparé des discours parlaient d'un accident. Ils rougissaient quand ils nous regardaient. Ils se rappelaient que Mickey s'était suicidé et que c'était nous, sa vraie famille. On avait séché les cours pour ça.

On était punk. On ne voulait pas rentrer dans le rang et on ne voulait pas faire semblant. On était contre jusqu'au bout des cheveux et on avait le courage de nos ambitions. Du temps

de Mickey, c'était la révolution. Après Mickey, c'était la mort.

L'enterrement fini, on a fait une fête dans la chambre de Tramber. On voulait tous sauter par la fenêtre. Seulement la chambre de Tramber, c'est la cave de ses parents.

À Tramber je lègue mes disques, à Marilyn mes livres, à Barbie mes fringues.

Moi c'était Violaine. Pour « viol » et pour « haine ». La vie était un viol, j'avais pas demandé à naître. Nos parents ne comprenaient rien.

Les week-ends on se téléphonait pour supporter. Les autres jours, on se retrouvait au square à côté du lycée pour fumer. On se cachait dans le petit chalet pour les enfants, ils n'y venaient plus, ça sentait la laque et on avait tout graffé. Les filles calaient leurs fesses sur les rebords, Tramber s'asseyait au milieu en tailleur pour ne pas abîmer sa crête. Elle était magnifique. J'aurais voulu m'en faire une avant de mourir, verte comme les bancs du square.

Marilyn a fugué, Barbie est tombée amoureuse, il ne restait plus que Tramber et moi à

www.ledilettante.com

CE 192^e TITRE DU
DILETTANTE A ÉTÉ ACHÉVÉ
D'IMPRIMER À 2 222 EXEMPLAIRES
LE 10 DÉCEMBRE 2004 PAR L'IM-
PRIMERIE FLOCH, À MAYENNE
(MAYENNE). IL A ÉTÉ TIRÉ, EN
OUTRE, 13 EXEMPLAIRES SURVERGÉ
ÉDITION, NUMÉROTÉS À LA MAIN.
L'ENSEMBLE DE CES EXEMPLAIRES
CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE
DE « LA PREUVE PAR NEUF »,
DE DORINE BERTRAND.